

sés, des pauvres diables portés dans les hôpitaux, et trop faciles, hélas ! à repérer...

Pour un homme injustement condamné, quel qu'il soit, elle prend fait et cause, et se passionne. L'Impératrice, qui avait affirmé l'innocence de Mme Lafarge, qui s'indignait surtout de la voir condamner *sans preuves suffisantes*, crut également, de tout son instinct, de toute son intelligence, à l'innocence d'un condamné plus célèbre, aujourd'hui réhabilité. Et ce n'est point, il me semble, une de ses moindres gloires d'avoir, par simple amour de la justice, et sans nul souci de l'opinion de ses proches, choisi le camp où se rencontraient, dans la même certitude, un grand nombre de ses adversaires politiques : j'ai dit qu'elle pouvait être brave jusqu'à la témérité.

Tous les partis pris, elle les abhorre, et les haines systématiques de race ou de religion ne trouvent jamais grâce devant elle. Catholiques, israélites ou protestants sont, aux yeux de l'Impératrice, égaux devant l'humanité, accessibles les uns et les autres au bien et au mal et, entre eux, elle ne fait nulle différence. Ainsi, à vivre auprès d'elle, comprend-on la beauté de la justice et la sécurité intime qui en émane. Si loin va sa révolte contre le sentiment opposé qu'il risque de provoquer chez elle un esprit de contradiction qui ne se manifeste qu'en présence de certains fanatismes : l'impératrice n'aime point les fanfarons d'anticléricisme, mais elle n'aime guère non plus tous les cabotins de dangereux athées.

Pour illustrer le portrait moral de son mystérieux modèle, l'auteur évoque un pèlerinage de l'impératrice au Zululand, en 1880, sur les lieux mêmes où le prince Napoléon trouva la mort. C'est intéressant à lire, par la vénération de l'écrivain, qui vaut à son récit ému le ton et l'atmosphère d'une belle légende.

§

M. Camille Mauclair, au cours d'un noble article à « La vraie gloire de Franz Listz » — **La Revue hebdomadaire** (14 octobre), — cite une admirable page du grand musicien. Nous la reproduisons, avec le commentaire généreux de M. Mauclair :

Une page admirable, qu'il écrivit à vingt-neuf ans sur la mort de Paganini, à l'âge de toutes les vanités et de toutes les ivresses du triomphe, révèle bien l'esprit de renoncement et la beauté de son âme de prêtre futur :

« Envisager l'art, non comme un prompt moyen d'arriver à d'égoïstes jouissances, à une stérile célébrité, mais comme une force sympathique qui rapproche et unit les hommes ; éveiller et entretenir dans les âmes l'enthousiasme du beau, si voisin de la passion du bien, telle est la tâche que devra s'imposer l'artiste assez fort pour aspirer à l'héritage de Paganini. Sans s'exagérer l'importance de l'artiste, sans proclamer en termes pompeux sa mission et son apostolat, croyons que lui aussi a sa place marquée dans les décrets providentiels, et qu'il lui est donné de coopérer pour sa part à une œuvre durable et moralisatrice. Que l'artiste de l'avenir renonce à ce rôle égoïste et vain dont Paganini fut, nous le croyons, un dernier et illustre exemple : qu'il place son but non en lui, mais en dehors de lui : que la virtuosité lui soit un moyen et non un but, et qu'il se souvienne

toujours qu'ainsi que noblesse, et plus que noblesse sans doute, génie oblige. »

J'ai tenu à citer ce credo ; il surprendra sans doute bien des lecteurs. Liszt y est « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », et cette page présageait toute sa vie. Il faut y assister ; cette vie fut une des plus belles qu'un homme ait jamais vécues, au point de vue moral comme au point de vue artistique. On n'y trouve, à chaque instant, que joyeuse abnégation. L'altruisme n'aura pas de plus noble servant. Liszt a apporté l'aide la plus généreuse et la plus délicate à Berlioz, à Schumann, à Wagner, à Glinka, à César Franck, à Borodine, à Moussorgsky, à cent autres : sa passion était de servir, et toute sa vie en fut illuminée.

§

Dans la **Revue d'Europe et d'Amérique** (1<sup>er</sup> octobre), M. Jean de Bonnefon dénonce « Deux crimes contre Paris ». On outrage quotidiennement Paris, hélas ! L'alerte donnée par notre grand confrère intéresse Saint-Julien-le-Pauvre, d'une part, et, en second lieu, le palais de l'Institut.

Voici les faits menaçants que signale M. Jean de Bonnefon, quant à l'église, d'abord :

Mais il ne s'agit pas de Notre-Dame : en face de vous la Seine, cachée par les parapets de pierre, fuit.

De l'autre côté du fleuve, sur la rive gauche, entre le Petit Pont et le Pont au Double, le long du quai Montebello, vous voyez un terrain en grand désordre, bossué comme un champ abandonné où la pluie laisse une boue obscure et fétide, où le soleil met une poussière de pestilence. Là, s'élevait ce qui restait de l'ancien Hôtel-Dieu, un bâtiment lépreux aux murs ébréchés, aux fenêtres grillées, aux escaliers sordides, aux salles longues et mal aérées, où des malades vivaient — et même mouraient — encore en l'an de grâce 1906. La démolition de ce débris fut entreprise au milieu de 1907 et activée en 1908. Voici un an que le terrain attend un sort ; c'est un parallélogramme très allongé entre le quai, la rue Galande, la petite rue Saint-Julien et la nouvelle rue Lagrange.

Du parvis, vous voyez, au delà de ce terrain, une sorte d'enclos carré fermé par un mur lamentable, où des acacias douloureux, tordus, cachent mal, mais cachent, un des joyaux lapidaires de Paris : Saint-Julien-le-Pauvre.

Ces pièces de terre, ces damiers de pierres malades et d'arbres défeuillés appellent pour quiconque les regarde une seule transformation : que l'emplacement de l'hôpital et le jardin des arbres morts soient réunis ; qu'un peu de terre végétale soit portée là et que de vrais arbres viennent mêler leur verdure à la coupole du ciel gris le plus doux, aux sommets lointains de Sainte-Geneviève, aux toits couleur de laque carminée, aux pierres des quais dont l'ocre hâve se reflète dans l'eau silencieuse. Or, on affirme que l'étroit parallélogramme va être livré à la construction des hautes bâtisses qui enfermeront le parvis de Notre-Dame dans un triptyque de laideur.